Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2000)
Heft: 7

Artikel: À quoi sert le cinéma?
Autor: Gallaz, Christophe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932557

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A quoi sert le cinéma?

Les personnes invitées à s'exprimer dans FILM à l'enseigne de «Mon cinéma» esquissent l'une après l'autre une petite géographie singulière, en forme de réponse à ces questions simples: quel usage avez-vous fait du cinéma dans votre vie? Et comment vous a-t-il (ou non) fabriqué?

Par Christophe Gallaz

Ainsi voit-on comment le dernier demi-siècle a tourné. Entre les années cinquante et les années septante, regarder des films constituait une expérience esthétique au sens plein du mot: sa portée formelle se doublait d'une portée civique. Dans l'esprit des cinéphiles, le septième art s'était institué comme une façon prodigieuse de connaître réellement la vie (ou de connaître la vie réelle). Il s'agissait non seulement de mieux l'aimer, mais aussi de la transformer par des moyens relevant de la politique et de la fraternité. De bon film en bon film, tels qu'ils étaient perçus, le désir et l'utopie fécondaient consubstantiellement le constat documentaire. Il en résulta l'essor de quelques revues de critique nettement différenciées, dans l'espace éditorial d'alors, par leur manière respective d'inscrire le septième art et ses auteurs dans la cité.

Puis, comme on sait, tout changea. Exploitée comme une marchandise industrielle et projetée dans les circuits tournoyants de la communication planétaire, la culture et notamment le cinéma revêtirent d'autres enjeux pour leurs usagers qui se trouvèrent placés, de surcroît, face à des scènes publiques brusquement débarrassées de toute idéologie péremptoire: la guerre froide avait disparu, puis le mur de Berlin s'écroula. Dans ces circonstances, que demander au cinéma?

Les générations nées depuis les années septante peinent à répondre clairement. Le cinéma semble moins mettre en mouvement leur être intime que constituer, pour eux, un moyen cardinal de repérage social. D'une part, il leur permet d'instituer des réseaux de connivence et de reconnaissance au sein de la société (un peu comme fonctionna naguère le verlan dans les banlieues des grandes villes françaises, lorsqu'il y solidarisa des populations de jeunes marginaux); d'autre part, il leur permet de manifester, selon les cas, leur indifférence ou leur fascination à l'endroit des œuvres et de leurs vedettes.

Autrement dit le cinéma vaut de moins en moins comme un langage transformateur. On se soucie moins de comprendre ce qu'il cherche à nous signaler du monde réel ou ce qu'il nous incite à désirer comme monde utopique. Il défile devant nos regards comme un simple flux de matière brute où prélever de quoi nous sentir complices de nos voisins, aux fins d'applaudir ou de vilipender ce qu'eux-mêmes applaudissent. Comme denrée de consommation massive, le cinéma n'est plus pour nous qu'un prétexte à mimer nos congénères, ou à ne pas les mimer, selon les dosages qui nous conviennent pour fonder notre sentiment d'identité personnelle.

Tout un pan de la critique cinématographique, à partir de Paris si l'on s'en tient au domaine francophone, l'atteste depuis quelques années. A feuilleter des publications comme «Les Inrockuptibles» et même «Libération», on mesure à quel point l'exercice du commentaire cinématographique a pour vocation croissante d'agréger le public pour ou contre tel film, voire pour ou contre tel réalisateur. On ne se soucie plus en priorité d'instaurer la nuance, le doute ou la fragmentation dans les esprits. Par mille procédés oscillant du clin d'œil stylistique au traitement des titres comme si c'étaient des slogans, en passant par la formule rédactionnelle alternativement assassine et quasiment publicitaire, il importe moins de diversifier les consciences que de constituer et de flatter des marchés homogènes – terme qu'il faut comprendre ici dans son acception commerciale.

Ces circonstances désignent évidemment l'impressionnant degré de misère intellectuelle et politique régnant en chacun d'entre nous, qui recourons aux salles obscures non plus pour nous y renseigner sur notre existence quotidienne pratique et concrète, mais pour nous y sentir les plus nombreux possible à vouloir l'oublier. Rassemblés face au dénominateur commun du grand écran, et régressant côte à côte sur nos fauteuils de velours, nous pouvons alors jouir de répertorier les derniers événements survenus dans notre petit univers artificiel: «Tu as vu le film de Y, ou de X?» Le cinéma, en ce début de XXIe siècle, comme assistant social et psychologique généralisé: voilà, peut-être, le diagnostic.